

Adolf Grünbaum critique de Ricœur

Philippe Lacour

Université Fédérale de Brasilia, Brésil

Résumé:

Dans cet article, je cherche à reconstituer le débat esquissé entre Ricœur et Grünbaum touchant l'épistémologie de la psychanalyse freudienne. Le débat est esquissé plutôt qu'effectif, car l'échange est asymétrique (Grünbaum a lu et analysé Ricœur, mais la réciproque est plus douteuse). Pour mieux arbitrer ce débat virtuel, l'article présente d'abord l'originalité de la position de Ricœur touchant les concepts de motivation (mixte raison-cause) et de causalité (téléologique) puis, à cette aune, répond aux autres critiques de Grünbaum dans leur détail: la survalorisation de la relation clinique et du langage, la spécificité ontologique de la réalité psychique, l'originalité narrative de l'explication psychanalytique et le statut du symbole. L'article conclut à un triple apport de ce débat virtuel, concernant la spécificité de l'herméneutique psychanalytique, le rôle du transfert et, enfin, la nature "casuistique" de la connaissance psychanalytique.

Mots-clés: Grünbaum, épistémologie, motivation, raison, cause.

Abstract:

In this article, I try to reconstitute the inchoative debate that took place between Ricœur and Grünbaum concerning the epistemology of Freudian psychoanalysis. The debate was more inchoative than effective because of its asymmetry (Grünbaum read and analyzed Ricœur, but the converse is far from certain). First, I will underline the originality of Ricœur's theory of motivation (as a mix of reason and cause) and causality (teleological). Then, I will examine the rest of Grünbaum's objections: the overvaluation of clinical relationship and language, the ontological specificity of psychical reality, the narrative originality of the psychoanalytical explanation and the status of symbol. I finally conclude by underlining the added value of the debate concerning the specificity of psychoanalytical knowledge, the role of transfer and the casuistical nature of psychoanalytical knowledge.

Keywords: Grünbaum, Epistemology, Motivation, Reason, Cause.

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 7, No 1 (2016), pp. 120-147

ISSN 2155-1162 (online) DOI 10.5195/errs.2016.341

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Adolf Grünbaum critique de Ricœur

Philippe Lacour

Université Fédérale de Brasilia, Brésil

Introduction: un débat implicite

Vouloir arbitrer le débat entre Grünbaum et Ricœur touchant l'épistémologie de la psychanalyse freudienne peut sembler incongru, dans la mesure où, si l'on dispose bien de textes de l'épistémologue de Pittsburgh sur les écrits du penseur français, l'inverse n'est pas vrai. Peut-on, dès lors, parler de "débat" si l'échange est à ce point asymétrique? L'entreprise serait effectivement impossible si Ricœur n'avait pas eu connaissance de la critique de Grünbaum. Or il mentionne son ouvrage dans une remarque d'un des derniers textes qu'il a consacré à la psychanalyse, en dépit d'une faute sur le prénom: le "récent livre d'Arnold (*sic*) Grünbaum, *Foundations of Psychoanalysis*, confirme le malentendu qui règne entre psychanalystes et épistémologues formés à l'école du Cercle de Vienne, prolongée par le positivisme logique."¹

Peut-on conclure de cette erreur que Ricœur n'avait pas lu le livre? Cela est difficile à affirmer. Est-ce à dire qu'il a considéré que le livre n'était pas digne d'examen, parce qu'il relevait d'une critique classiquement "positiviste" à laquelle il pensait avoir déjà répondu, comme par anticipation? Cela est probable, mais n'est pas complètement certain, dans la mesure où Grünbaum a pris un soin minutieux à analyser les idées de Ricœur et que son livre a eu un large écho dans le monde anglo-saxon, ce que Ricœur ne pouvait ignorer. On ne peut pas non plus penser que Ricœur considèrerait avoir déjà dépassé le problème, à l'époque de la sortie du livre de Grünbaum, puisque l'on trouve des échos du traitement de la difficulté épistémologique du freudisme dans *Soi-même comme un autre*, et même ultérieurement.²

Le débat n'aura pas explicitement eu lieu, certes. Mais il est légitime de chercher à en restituer la teneur, afin d'essayer d'en arbitrer les arguments, dans la mesure où on peut considérer qu'il s'est opéré de façon implicite, et où on dispose du détail des raisonnements de Grünbaum.³ Reconstituer ce débat passe par une double analyse: la reconstruction des théories ricœuriennes de la motivation et de la causalité permet, par la suite, de répondre dialectiquement aux critiques de Grünbaum, jusque dans leur détail. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner l'intégralité des objections que Grünbaum adresse à Freud. On se concentrera plutôt sur les reproches qu'il fait à Ricœur, en se concentrant sur deux ouvrages: celui qui ouvre le débat en 1984 (*Les fondements de la psychanalyse*) et celui qui le clôt en 1993 (*Validation in the Clinical Theory of Psychoanalysis*).⁴

L'article présente d'abord la défense de la prétention explicative de la psychanalyse, qui repose sur l'originalité de la position de Ricœur touchant les concepts de motivation (mixte raison-cause) et de causalité (téléologique) (1). Puis, à cette aune, il répond aux autres critiques de Grünbaum dans leur détail, en examinant respectivement: la survalorisation de la relation clinique et du langage, la spécificité ontologique de la réalité psychique, l'originalité narrative de

l'explication psychanalytique et le statut du symbole (2). L'article conclut à un triple apport de ce débat virtuel, concernant la spécificité de l'herméneutique psychanalytique, le rôle du transfert et, enfin, la nature « casuistique » de la connaissance clinique.

1. L'ambition explicative de la psychanalyse en question

La plupart des objections de Grünbaum proviennent de son insistance sur la catégorie de causalité. Il reproche aux "reconstructions herméneutiques" de la psychanalyse de considérer que les explications psychanalytiques font intervenir des raisons et non des causes – les deux approches étant rigoureusement incompatibles.⁵ Pour Ricœur, le freudisme serait "scientiste," et insisterait trop sur les causes, et pas assez sur le sens des symptômes. Pour Grünbaum, au contraire, Freud accorde "beaucoup trop" d'importance aux explications par le sens, puisqu'il confère aux significations (refoulées) un rôle véritablement causal.⁶ Dans la "rationalisation herméneutique acausale"⁷ de Ricœur, se cacherait un véritable sophisme, consistant à conférer à une simple parenté de sens une "intentionnalité cachée."⁸ Pour éviter cette aberration, il conviendrait d'en revenir aux explications causales classiques, fondées sur des régularités nécessaires et observables, et qui prévalent dans les sciences naturelles (1.1). Contre ce qui ressemble à une démonstration implacable, l'effort de Ricœur consiste à rendre compatible herméneutique du sens et causalité de la force en modifiant la catégorie de motif de façon à y intégrer une dimension de passivité, et en élaborant une conception alternative de la causalité (1.2).

1.1 Le problème de la causalité chez Freud

Selon Grünbaum, la thèse "Raison contre Cause" est inhérente à la réflexion de G. S. Klein qui fait l'éloge de la théorie clinique de Freud pour sa "tentative d'énoncer des raisons plutôt que des causes,"⁹ par opposition à la démarche purement causale de la Métapsychologie, et à celle de G. H. von Wright qui caractérise les explications de l'action par le fait de "rendre les phénomènes téléologiquement intelligibles plutôt que prédictibles ou explicables d'après une connaissance de leurs causes efficientes."¹⁰ En réalité, on pourrait la faire remonter à l'opposition exclusive entre expliquer et comprendre (Dilthey) et surtout à l'argument de la "connexion logique"¹¹ (dérivé des remarques "grammaticales" de Wittgenstein):¹² les raisons d'agir ont un lien logique indéfectible avec les actions qu'elles projettent, tandis que les causes sont les antécédents constants d'autres événements dont ils sont logiquement indépendants. Comme Davidson, mais sans sa métaphysique sophistiquée du monisme anomal,¹³ Grünbaum se propose de rompre l'apparence implacable de cet argument.¹⁴ Pour Grünbaum, la thèse "raison contre cause," d'une part, nie que l'état qui consiste pour un agent à avoir une raison pour une action (au sens explicatif) puisse appartenir à une espèce du genre "cause" (or c'est ce que pense Freud en bon déterministe); d'autre part, elle se réfère, en fait, au syllogisme pratique.

En premier lieu, cette thèse repose pour Grünbaum sur une équivoque: dans l'incompatibilité supposée se cacherait en fait une erreur physicaliste, ontologiquement réductrice. La cause ne désigne pas d'abord une chose (ou un événement), mais une relation logique, dite de "pertinence causale," dont la valeur est plus faible que celle de condition nécessaire (et a fortiori de condition suffisante). D'un tel point de vue logique, la pertinence causale d'un état antécédent X par rapport à l'occurrence Y n'a rien à voir avec la nature

physique de X; elle tient simplement dans la question de savoir si X (quelle que soit sa nature) fait une différence relativement à l'occurrence de Y ou affecte l'incidence de Y.¹⁵ Or, selon Grünbaum, la thèse "raison contre cause" se méprend donc deux fois sur la causalité. D'abord, elle soutient à tort que toute cause est à la fois nécessaire et suffisante pour l'apparition de son résultat, alors que Freud accrédite l'idée de condition nécessaire mais non suffisante, en parlant lui-même du principe de la "surdétermination" causale,¹⁶ i.e. d'une complication des causes (chaque cause est seulement partielle parce que ces facteurs causalement pertinents ne sont que collectivement suffisants pour la production des phénomènes cliniques donnés). Ensuite elle en tire la conséquence erronée que l'explication causale désigne un élément physique et que l'explication psychanalytique par les raisons serait de nature fondamentalement différente – par exemple, dans l'explication d'un cas d'impuissance masculine à partir de l'angoisse de castration, les motifs allégués ("raisons") n'assurent pas l'apparition de l'impuissance qu'ils servent à expliquer, non plus qu'ils ne sont requis pour cette apparition.¹⁷

L'argumentation de Grünbaum nie donc la distinction classique entre explication par la cause et compréhension par le sens. Mais c'est au prix d'un élargissement considérable de la notion de causalité. Cette conception de la "pertinence causale" (X faisant une différence sur l'occurrence de Y ou affectant son incidence) est en effet plus large que l'acceptation scientifique traditionnelle, selon laquelle la cause désigne "la totalité des conditions antécédentes sur la base desquelles E est explicable de façon déductive-nomologique."¹⁸ Dans le cadre de cette dernière définition, un X peut avoir une influence sur l'occurrence de Y, sans pour autant être la cause de Y: celle-ci requiert que soit remplie la totalité des conditions antécédentes. Une telle définition considère comme signe distinctif d'une relation cause-effet la détermination de l'effet par la cause; tandis que, pour Grünbaum, on peut parler d'une cause dès qu'il y a pertinence causale de X par rapport à Y. Cette extension et cet assouplissement du concept permettent évidemment de gommer la différence logique entre le motif et la cause, et de concevoir la motivation comme une espèce de causalité.¹⁹ En effet, même quand le mot "raison" n'est pas utilisé pour désigner un facteur causal, "l'assertion qu'une action a été accomplie pour une raison n'implique pas qu'elle n'a pas été causée" (nous en ignorons simplement la cause).²⁰

En second lieu, pour Grünbaum, la thèse "raison contre cause" prendrait son point de départ dans l'application, à tout comportement devant être expliqué par des "raisons," du syllogisme pratique (une action A est tenue pour accomplie parce que l'agent désire atteindre un but B et croit que A mènera à l'obtention de B). Or beaucoup d'explications psychanalytiques résistent à ce cadre. Dans l'étiologie de la paranoïa, par exemple, il n'y va pas d'un rapport de moyen à fin. Pour Grünbaum, Freud n'a pas considéré les symptômes psychopathologiques comme des formes d'actions intentionnelles, même s'il a fait l'hypothèse que les causes de ces phénomènes sont des "intentions" refoulées et a considéré en conséquence les symptômes comme attestant la présence de tendances inconscientes. D'ailleurs, faute de preuves en faveur de l'intervention d'une croyance inconsciente dans un rapport moyen-fin, Freud lui aurait préféré l'idée d'un simple "mécanisme" de la conversion hystérique.²¹ En conclusion, s'il faut en croire Grünbaum, en psychanalyse, la notion d'intentionnalité ne s'appliquerait que dans un sens métaphorique. Pour comprendre, par ailleurs, la différence entre un désir et un raisonnement pratique, il suffirait de prendre l'exemple d'un homme qui, enfermé en prison pour le reste de sa vie, se jette furieusement sur les barreaux en hurlant: il le fait fondamentalement par désir de sortir, mais pas afin de sortir; il ne s'agit que d'une réaction de colère ou de désespoir.

En réalité, la conception freudienne de l'intentionnalité, n'est pas du tout métaphorique. Soit l'exemple par lequel Grünbaum finit son réquisitoire, et qu'il emprunte à Moore. Comme le remarque Stephan Pohl,²² il tend à qualifier le souhait du prisonnier de logiquement contingent, de cause de son action, par opposition au syllogisme pratique, en mêlant une conception de l'intention vue de l'"intérieur" à une autre, vue de l'"extérieur." Or dire que le désir du prisonnier ne peut constituer une "raison" dans le cadre d'un syllogisme, en arguant du fait que celui-ci ne croit pas un instant pouvoir ainsi sortir de sa prison, cela constitue certes un argument contre le fait que le prisonnier ait eu cette intention, mais pas contre le fait qu'il ait bien eu une intention en faisant ce geste (cela pouvait être l'intention d'exprimer son désespoir, ou de faire quelque chose contre le règlement de la prison). Il faut maintenir qu'il existe, au plan logique, un lien sémantique (d'implication réciproque) entre un motif et une action. On comprend que, avec un tel exemple, notre auteur commet une erreur que Ricœur avait qualifiée d'intellectualisme et qui consiste à opposer le mobile "passionnel" comme cause psychique et le motif rationnel comme unique figure de l'autonomie.²³

1.2 Une nouvelle théorie de la motivation et de la causalité

Pour répondre aux difficultés de la reconstruction par Grünbaum de la théorie freudienne de la causalité, Ricœur modifie à la fois le concept de motivation et, corrélativement, celui de causalité. Il rejette l'accusation de Grünbaum selon laquelle son approche serait acausale, et maintient fermement la vocation explicative de la psychanalyse. Mais il souligne aussi le brouillage entre les catégories de raison et de cause dans le discours freudien. On peut suivre son effort de remodelage de ces catégories fondamentales au cours de l'ensemble de son œuvre.

Dès ses premiers écrits sur la *Philosophie de la volonté*, tout l'effort de Ricœur consiste à élaborer une nouvelle théorie de motivation comme mixte (raison-cause), susceptible de dépasser l'alternative de l'intellectualisme et de l'irrationalisme.²⁴ L'intellectualisme oppose les motifs (rationnels: la motivation volontaire étant alors une espèce de raisonnement pratique où la décision est une conclusion et les motifs des prémisses) aux mobiles (irrationnels); cette position d'origine aristotélicienne partage avec l'empirisme l'idée qu'un mobile est une cause et que seule la clarté d'un raisonnement nous soustrait à l'empire des choses, alors qu'en fait, nos motifs sont constitués par notre vie affective, nos besoins. Il soutient que c'est la détermination par des raisons plutôt que par des désirs qui nous fait libres. Or la liberté n'est pas à rechercher dans l'implication des objets de pensée les uns par les autres, mais à la racine de la raison, dans l'acte d'attention qui accueille (passivement) et soutient (activement) l'idée à un moment donné. De plus, l'intellectualisme affecte de croire qu'une seule série de pensées déroule ses implications dans un intervalle de durée considéré, tandis qu'en fait, il faut toujours nous orienter dans un dédale de carrefours: c'est pour cela que le choix a une histoire, qui est celle de l'hésitation.²⁵ En dépit d'une orientation phénoménologique délaissée par la suite, Ricœur a donc bien saisi le caractère mêlé (raisons et causes) de l'explication de la conduite humaine par le motif²⁶ – d'où sa critique, hésitante dans sa formulation mais insistante dans sa visée, du "physicalisme" freudien: mécanismes et dynamismes de l'inconscient étant à prendre, au sens métaphorique, "comme" ceux d'une nature physique.²⁷

L'ambiguïté du mixte de la motivation est traitée de façon beaucoup plus précise dans *l'Essai sur Freud*:

Parce qu'elle porte sur une réalité psychique, elle parle de motifs et non de causes; mais parce que le champ topique est décalé par rapport à toute prise de conscience, son explication ressemble à une explication causale, sans jamais se confondre avec elle, sous peine de réifier toutes ses notions et de mystifier l'interprétation elle-même.²⁸

Si l'on ne prend pas pour base cette constitution mixte des énoncés de la psychanalyse, on est condamné aux apories suivantes: 1) ou bien on dénonce une contradiction entre la pratique freudienne (se référant à des motifs, des intentions ou des significations) et la théorie freudienne qui traite ces mêmes phénomènes comme des "antécédents psychiques" (la "cause réelle" des faits réels ne pouvant alors conduire qu'à une multiplication d'entités douteuses qui veulent concurrencer les faits observables de la physiologie); 2) ou bien on tente de simplifier le discours analytique en le faisant passer tout entier du côté du motif et non de la cause (le mérite de Freud serait alors d'avoir "étendu" les notions de motif, désir, intention à la sphère du non-connu par le sujet et à celle du non-volontaire; cette extension ne modifiant pas le caractère foncièrement intentionnel de ce cours de motivation – sans réifier alors l'inconscient, mais en en faisant un usage simplement adverbial); 3) ou bien on tente de rabattre le discours analytique du côté des propositions empiriques, en définissant la différence entre le motif et la cause comme une différence de niveau et non de nature (le motif exprimant une causalité faible, de même que, selon Popper, l'explication historique est causalement plus faible que l'explication théorique). Et Ricœur de nommer ce mixte: "un type d'être hors-série, que j'appelle sémantique du désir: c'est un discours mixte qui tombe en dehors de l'alternative motif-cause."²⁹ De fait, une rapide recension du vocabulaire étiologique dans le corpus freudien confirme ce flottement constant entre le vocabulaire de la cause (*Ursachung*), de la raison (*Grund, afugrund*, question "wieso?") et du motif (*Motiv/Veranlassung*) – la causalité elle-même hésitant entre le statut d'un déterminisme strict et celui de simple condition nécessaire.³⁰

Ce que l'*Essai sur Freud* pensait encore de manière imprécise (concordataire), les écrits ultérieurs vont le thématiser comme une combinaison de l'explication et de la compréhension, grâce à une redéfinition des catégories fondamentales impliquées. Ainsi, dans "La question de la preuve" (1977) pour la version anglaise et "Psychanalyse et Herméneutique" (1979),³¹ Ricœur revient sur ce problème, en évoquant les tentatives de reformulations linguistiques de la psychanalyse inspirées par Wittgenstein et Austin (l'argument de la connexion logique).³² Il critique les auteurs qui pensent qu'il suffit d'étendre le jeu de langage de l'action à l'inconscient pour rendre compte du freudisme (l'homme aux rats aurait ainsi éprouvé un sentiment d'hostilité à l'égard de son père sans en être conscient). Cette rationalisation omet, en effet, rien moins que

le paradoxe central de la théorie psychanalytique, à savoir que c'est le devenir inconscient comme tel qui requiert une explication spécifique, de telle sorte que la parenté de signification entre contenu conscient et contenu inconscient puisse de nouveau être reconnue. Or le schéma explicatif capable de rendre compte des mécanismes d'exclusion, de bannissement, de réification, etc., met radicalement en question la séparation des domaines de l'action et du mouvement, en même temps que la dichotomie entre motif et cause.³³

Alors qu'il avait eu recours à un argument de Stephan Toulmin (1948)³⁴ dans *l'Essai*, Ricœur s'appuie cette fois sur celui, plus récent et abouti, de Michael Sherwood (1969):³⁵ l'explication psychanalytique fait intervenir des motifs qui sont des causes et qui requièrent une explication pour leur fonctionnement autonome. Elle se rapporte à des facteurs causalement pertinents, que Sherwood caractérise comme: des phénomènes initiaux (pour l'origine de la névrose), intermédiaires (la genèse d'un symptôme), de fonction (une formation de compromis) ou de signification (substitution ou valeur symbolique, etc.). Le gain d'intelligibilité de l'explication consiste à faire "appel à une *explication* en termes de causes, en vue d'atteindre à une *interprétation* en termes de motifs." De sorte que:

Dire, par exemple, qu'un sentiment est inconscient, ce n'est pas se borner à dire qu'il ressemble à des motifs conscients survenant dans d'autres circonstances; c'est dire plutôt qu'il faut l'insérer, en tant que facteur causalement pertinent, en vue d'expliquer les incongruités d'un acte de conduite, et que cette explication est elle-même un facteur causalement approprié dans le travail – la perlaboration – caractéristique de l'analyse.

Dans *Soi-même comme un autre*, enfin, Ricœur affine encore davantage sa pensée, en précisant les registres d'explication du comportement où la confusion raison-cause est systématique: la pulsion inconsciente, l'habitude, l'émotion relèvent du domaine de la passivité, de l'affection, et rappellent évidemment la méditation sur l'involontaire.

Je dirai d'abord que, phénoménologiquement parlant, l'opposition entre motif et cause ne s'impose pas [...] Il apparaît bien plutôt que la catégorie du désir, que je prends ici au sens du *wanting* anglais, se propose comme une catégorie mixte dont la pertinence est éludée, dès lors que, pour des raisons logiques, on tire le motif du côté de la raison d'agir. Même si l'on ne veut souligner par là que l'originalité du mode d'implication entre motif et action, le danger reste que la raison-de ne soit prise dans le sens d'une rationalisation de type technologique, stratégique ou idéologique, et que soit occulté ce qui fait l'étrangeté même du désir, à savoir qu'il se donne, et comme un sens qui peut être exprimé dans le registre de la justification, et comme une force qui peut être transcrite, d'une manière plus ou moins analogique, dans le registre de l'énergie physique; ce caractère mixte du désir – dont j'ai tenté jadis de faire la sémantique dans mon livre sur Freud – trouve un reflet au plan même où se tient strictement la théorie de l'action, à savoir celui du langage ordinaire. Ne demande-t-on pas: "Qu'est-ce qui vous a poussé à faire ceci ou cela?" On dit même en anglais: "Qu'est-ce qui vous a 'causé' à agir ainsi?"

Je vois trois situations types où ce genre de question est justifié par une réponse de type causal. La première est celle où, à la question: "Qu'est-ce qui vous a poussé à faire ceci ou cela?," on donne une réponse qui n'énonce ni un antécédent au sens de la cause humaine, ni une raison-de, au sens rationnel, mais une impulsion incidente, ou, comme on dit en psychanalyse, une pulsion (*Trieb, drive*). Seconde situation type: celle où, à la question: "Qu'est-ce qui vous amène d'habitude à vous conduire ainsi?," la réponse mentionne une disposition, une tendance durable, voire permanente. Troisième situation: si, à la question: "Qu'est-ce qui vous a fait sursauter?," vous répondez: "Un chien m'a fait peur," vous ne joignez pas comme précédemment le comment au pourquoi, mais l'objet à

la cause; c'est le trait spécifique de l'émotion, au point de vue de son expression linguistique, que son objet soit sa cause et réciproquement.

Ces trois contextes peuvent être rapprochés sous le titre générique de l'affection ou de la passion, au sens ancien du terme. Dans ces trois contextes en effet, une certaine passivité s'avère être corrélative de l'action de faire. La médiation de cette passivité paraît bien essentielle à la relation désirer-agir, qu'on ne saurait réduire à la justification que donnerait de son action un agent purement rationnel; cette action serait précisément sans désir! Cette phénoménologie du désir, élargie à celle de l'affection, contraint à dire que, même dans le cas de la motivation rationnelle, les motifs ne seraient pas des motifs de l'action s'ils n'étaient pas aussi ses causes.³⁶

Une fois conquise cette théorie alternative de la motivation, reste à l'articuler à une conception renouvelée de la causalité susceptible de faire droit au besoin d'explication du comportement. Telle est précisément l'ambition de l'explication téléologique.³⁷ En effet, dire qu'un événement arrive parce qu'il est visé comme fin, ce n'est pas recourir à une entité cachée, mais décrire un système et une loi de systèmes, tels que dans ce système un événement arrive parce que les conditions qui l'ont produit sont celles qui sont requises pour produire cette fin.³⁸ L'explication téléologique est donc l'explication causale adaptée à une théorie de la motivation enrichie, qui intègre les aspects de passivité caractéristiques de l'involontaire.

2. Discussion des objections que Grünbaum adresse à Ricœur.

Même si elles manquent globalement leur cible, il faut reconnaître aux autres critiques de Grünbaum le grand mérite de souligner les ambiguïtés de la position de Ricœur – en particulier touchant ce qu'il entend exactement par "sémantique du désir." Grünbaum adresse quatre objections différentes touchant, respectivement, la survalorisation de la relation clinique et du langage, l'originalité ontologique de la psychanalyse, la spécificité explicative de la psychanalyse, et le statut du symbolique.

2.1 La survalorisation de la relation clinique et du langage

Pour Grünbaum, Ricœur dresse le cadre de la construction herméneutique qu'il propose en tronquant le domaine de pensées pour lequel la théorie psychanalytique sera jugée pertinente, parce qu'il en confine la portée aux productions verbales de la transaction clinique entre l'analyste et le patient. Ce faisant, son but semblerait être d'absoudre la psychanalyse de la nécessité de rechercher une validation scientifique. Cette objection doit être examinée sous un double angle: concernant la place de la cure, et celle du langage.

D'abord, l'ambiguïté de la position de Ricœur ne réside pas dans la réduction de la pertinence de la théorie psychanalytique au domaine de la cure, en deçà des extrapolations aux domaines extra-névrotiques (la religion, l'art, etc.). En effet, dans la mesure où la psychanalyse désigne à la fois une méthode (pour l'investigation des processus mentaux à peu près inaccessibles autrement), une technique (fondée sur cette investigation pour le traitement des désordres névrotiques),³⁹ et une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et censée constituer une discipline scientifique, on comprend que la théorie soit subordonnée à la pratique de l'investigation des troubles du comportement, donc que la relation clinique soit

logiquement première⁴⁰ – ce qui ne signifie pas qu'elle soit exclusive d'une interprétation de la culture dans ses différentes dimensions, puisque la psychanalyse peut se définir comme une théorie de la dialectique entre le désir et la culture.⁴¹

Grünbaum a toutefois raison de remarquer que la dynamique thérapeutique décrite en théorie psychanalytique ne saurait se ramener à des actes de parole sur le divan de l'analyste – Ricœur avait déclaré (dans *l'Essai*) que l'analyse comme *talking cure* se déroulait dans "le champ clos de la parole," il a réaffirmé cette conception par la suite.⁴² Or on ne peut réduire le cadre de la construction herméneutique aux productions strictement verbales de la cure, puisque les gestes, les mimiques, le comportement en général sont à prendre en considération. Freud prête d'ailleurs une grande attention au comportement du patient (par exemple le jeu de Dora avec sa bague, etc.). En réalité, Ricœur souligne plutôt le fait qu'il existe, dans toute expérience humaine, une capacité à se dire, à rentrer dans une histoire – c'est le sens de la préfiguration narrative de l'action, qu'étudie déjà *La sémantique de l'action*, et qui sera reprise dans *Temps et récit* sous le nom de "mimèsis 1."⁴³ Mais il est bien conscient que "ce qu'on appelle un rêve n'est pas un rêve rêvé mais le récit d'un rêve."⁴⁴ D'ailleurs, s'il insiste sur l'intérêt des "reformulations de style linguistique de la psychanalyse," il souligne également leur "échec partiel." Elles ont certes (qu'elles utilisent Saussure et Jakobson, pour Lacan, ou Chomsky pour Marshall Edelson)⁴⁵ le mérite de rompre le biologisme et le behaviorisme attribués aux post-freudiens, et de réviser la théorie partir de l'expérience analytique: en arguant du fait que le traitement analytique passe par la parole (la psychanalyse "étend le langage au-delà du plan logique dans les régions alogiques de la vie, *fait parler* cette part de nous-mêmes qui est moins muette qu'elle n'a été contrainte au silence"),⁴⁶ qu'il permet d'élever l'expérience confuse au rang d'un récit intelligible (c'est le travail de l'analyste de resymboliser les manifestations de l'inconscient). Mais Ricœur souligne également l'"échec" de ces réinterprétations linguistiques,⁴⁷ dans leur effort pour aller au-delà de la reconnaissance du caractère langagier de la cure et conférer une nature linguistique aux opérations mêmes de l'inconscient dont la théorie entreprend de rendre compte systématiquement (pour Lacan, l'inconscient est "structuré comme un langage"; pour Edelson, la transformation chomskyenne entre structure profonde et structure de surface sert de modèle pour penser le travail de l'interprétation analytique).

De fait, "l'univers de discours approprié à l'expérience analytique n'est pas le langage, mais l'image."⁴⁸ Cette destitution du langage est réalisée par l'intégration des signes linguistiques dans l'ensemble plus vaste du sémiotique, d'une part, et par l'insistance sur la sémiotique de l'image, d'autre part. La constitution de cette dernière suppose de ne plus faire de l'image "un résidu de perception, voire une trace d'impression," mais de lui donner une dimension de véritable signe.⁴⁹ En fait, le discours enseveli dans l'inconscient a bien une "dicibilité principielle, donc un aspect sémiotique,"⁵⁰ et les rapports de motivations sont constitutifs d'une histoire susceptible d'être racontée, mais "rien de cela ne prouve que ce qui ainsi vient au langage – ou mieux, est porté au langage – *soit* langage." C'est même ce qui requiert un travail d'interprétation, qui constitue une véritable "promotion linguistique."⁵¹ Ainsi, le matériel psychique du rêve, corrélat de l'incapacité du rêve à exprimer des relations logiques, est-il une image "considérée dans sa capacité d'exprimer, d'indiquer plastiquement des idées."⁵² L'image se caractérise par un triple aspect: sa figurativité (processus de schématisation, à la charnière du langage et de l'image, impliquant un usage singulier des symboles communs), sa substituabilité (sa valeur de signe qui renvoie à autre chose, parfois de façon typique – dans la structure du renvoi, et non son contenu)

et son oscillation entre plusieurs niveaux (hallucinatoire, en bas de l'échelle, et d'invention, en haut). Cette critique d'un inconscient linguistique par une "sémiotique de l'image" n'est pas sans rappeler l'effort de Lyotard ou de Deleuze et Guattari pour subvertir le primat du discours par la notion de "figural"⁵³ ou de "machine," ainsi que le souci de certains analystes et thérapeutes, comme Françoise Dolto, de prendre en considérations les productions non verbales du patient (les dessins d'enfant, notamment). Elle évoque également le souci de Castoriadis de résister à la conception linguistique de l'inconscient, au profit d'une valorisation de l'imaginaire radical, tout en se distinguant, comme le souligne Ricœur lui-même, de celles qui stigmatisent (chez Green notamment) l'oubli du rôle des affects.⁵⁴

2.2 La spécificité ontologique de la psychanalyse

Selon Grünbaum, Ricœur tire un argument philosophique douteux de la célèbre prise de conscience par Freud du caractère imaginaire des scènes de séduction infantiles (*Lettres à Fliess*), comme si leur nature fantasmatique pouvait écarter l'impératif d'une validation du rôle pathogène attribué à ces représentations. Ricœur voit dans le remplacement de la cause réelle par une cause imaginaire une rupture du lien entre la véracité (le fait de dire la vérité) et la vérité. Mais le fait de ne pas mettre l'accent sur la véracité n'affecte en rien le lien, quel qu'il soit, qui subsiste entre une quelconque véracité de fait et la vérité. Et dans le contexte de la théorie clinique psychanalytique de la psychopathologie, le fait que l'idée inconsciente soit de nature plus mentale que physique, ne la dépouille pas pour autant de son rôle causal hypothétique. À cette objection, il faut répondre que la cure cherche à découvrir un motif refoulé, dont la valeur causale se joue au plan du désir: on ne s'intéresse donc pas à la réalité "mondaine" (extérieure), mais à la réalité-pour-le-désir (la "réalité psychique" dirait Freud), personnelle mais bien réelle (au sens d'efficace et, en ce sens, d'"objective"): "ce qui est psychanalytiquement pertinent, c'est ce qu'un sujet fait de ses fantasmes."⁵⁵ Ricœur souligne bien à quel point cette notion de réalité psychique est paradoxale à la fois pour le sens commun (il est déconcertant qu'il ne soit pas cliniquement pertinent que la scène infantile soit vraie ou fausse) mais aussi pour la psychanalyse elle-même, puisqu'elle vient brouiller l'opposition entre principe de plaisir et principe de réalité. L'objection d'un oubli de la réalité provient essentiellement d'une théorie "pauvre" de l'imagination faisant de l'image (et du fantasme) le décalque décevant d'un original authentique:

Freud n'a pas été troublé outre mesure par sa propre découverte de l'ampleur et des ramifications du domaine de l'imaginaire, parce qu'il est resté fidèle à la triple idée que le fantasme au sens large du *Phantasieren* s'oppose au réel, qu'en dernière analyse il dérive d'une expérience effective soit dans l'enfance de l'individu soit dans l'histoire archaïque de l'humanité, et qu'enfin il est destiné à être éliminé en faveur du principe de réalité [...] De cette manière, il pouvait rattacher son principe de vérité en psychanalyse à celui de réalité, dans la mesure où le réel est l'opposé du fantastique, l'origine du fantastique et le but ultime de la mort du fantastique [...] On peut dire que ce fut sur la base de ce concept de réalité que Freud s'est cru capable de maintenir la continuité entre la psychanalyse et les sciences de la réalité physique et biologique.⁵⁶

À cette conception, Ricœur oppose une définition "enrichie" de l'imagination, comme faculté de production (et non simplement de reproduction)⁵⁷ – l'image en devient une signification émergente et non une perception évanouissante.⁵⁸ Par là, il entend justifier une

interprétation hétérodoxe, “extensive” du freudisme,⁵⁹ en arguant de certains textes où Freud distingue *en les reliant* le fantasme, conçu comme imaginaire et aliénant, et la réalité définie comme “symbolique” et fondatrice de l’identité individuelle et collective. Et, dans cette perspective, la cure peut être envisagée comme “une sorte de travail de deuil qui, loin d’anéantir le fantasme, le recouvre en tant que fantasme, en vue de le situer clairement par rapport au réel, sur le plan de l’imaginaire.”⁶⁰ La prétention à la vérité concerne précisément ce passage du fantasme au symbolique.⁶¹ Contrairement à ce que dénonce Grünbaum, il n’y a donc pas de quoi parler d’un mépris de la vérité,⁶² mais d’une herméneutique “profonde” (ou herméneutique de la motivation). Les motifs peuvent inclure des souvenirs-écrans ou trompeurs; mais la cure admet de toute façon des procédures de validation stricte qui doivent permettre de les distinguer des désirs authentiques. Cette question de la vérification est très clairement traitée par Ricœur à la fin de son article.⁶³

Pour Grünbaum, Ricœur argue à tort de cette prétendue spécificité de la psychanalyse, en opposant, sur le plan épistémique le psychanalyste et le praticien des sciences naturelles présenté sous les traits (scientistes) du psychologue behavioriste (Skinner): “absolument parlant, il n’y a pas de ‘faits’ en psychanalyse parce qu’on n’y observe pas mais qu’on y interprète.”⁶⁴ De fait, Popper avait déjà donné de bonnes raisons de rejeter la dichotomie simpliste entre observation et théorie que Ricœur admet sans critique pour les sciences de la nature:

dans la mesure où l’activité interprétative d’un observateur milite contre l’existence de “données” – c’est-à-dire de “faits” à expliquer – les sciences de la nature actuellement reconnues sont épistémiquement sur le même pied que les inférences cliniques interprétatives tirées par les analystes.⁶⁵

D’ailleurs, l’usage que Ricœur fait du paradigme behavioriste de Skinner lui paraît très tendancieux car, par exemple la psychologie cognitive scientifique admet non moins que la psychanalyse des états intrapsychiques. En réalité, si la dichotomie entre sciences d’observation et psychanalyse peut paraître simpliste et mal fondée, Ricœur entend essentiellement souligner par là une différence d’accès: les faits sont-ils “empiriquement donnés à un ou à plusieurs observateurs extérieurs”? De ce point de vue, il est parfaitement en droit de creuser un écart entre l’explication en psychanalyse et en sciences physiques, ou “naturelles,” tout en se revendiquant du “même ‘rationalisme approché’”:⁶⁶

Dans ces sciences, les propositions ont pour fonction de systématiser, d’expliquer et de prédire des phénomènes qui, directement ou indirectement, tombent sous l’observation empirique [...] C’est finalement le rapport entre théorie et fait empirique qui détermine le statut d’une science empirique auquel jusqu’à présent seules les sciences de la nature satisfont pleinement. Or c’est ce rapport entre théorie et fait qui est finalement en question en psychanalyse. Et la question du statut herméneutique de la psychanalyse est née des échecs de toutes les tentatives pour traiter la psychanalyse comme une science d’observation parmi d’autres, c’est-à-dire finalement comme une science naturelle.⁶⁷

Car la théorie analytique est “une théorie de la motivation historique,” faisant intervenir une archéologie du sujet et une téléologie implicite. Non pas que le régime épistémologique de la psychanalyse soit le même que celui des autres sciences humaines (elle relève d’une

herméneutique d'un type spécifique); en réalité, l'explication vise des "faits" d'une nature particulière, puisqu'ils relèvent de l'expérience analytique, caractérisée par: une situation de parole, dialogique, où la réalité psychique est plus importante que la réalité matérielle et prend la forme d'un récit. Par "réalité psychique," Ricœur désigne les fantasmes que produit le désir, dans sa relation dialectique (et symbolique) à la culture.⁶⁸ C'est parce que ceux-ci sont le produit d'une élaboration éminemment subjective que l'on peut les distinguer de l'objectivité du monde, qu'étudient les sciences empirico-formelles:⁶⁹ vitesse du mouvement d'un corps, composition chimique d'un matériau, etc. Pour autant, ces fantasmes ont bien une "réalité" au sens où ils ont leur propre efficacité dans l'histoire du sujet; ils se prêtent donc à une investigation et à une élucidation qui prétend expliquer et vérifier.⁷⁰ Du coup, la "résistance" éprouvée dans la cure devient le critère fondamental de la réalité du désir, à côté de la répétition et du transfert:

Les conséquences épistémologiques de ce paradoxe de l'expérience analytique sont considérables; alors que la psychologie académique ne rencontre pas un tel paradoxe, dans la mesure où ses entités théoriques sont supposées renvoyer à des faits observables et finalement à des mouvements réels dans l'espace et dans le temps, la psychanalyse opère seulement avec la réalité psychique et non avec la réalité matérielle. Dès lors, le critère de cette réalité n'est plus qu'elle soit observable, mais qu'elle présente une cohérence et une résistance comparables à celle de la réalité matérielle.⁷¹

2.3 La spécificité narrative de l'explication psychanalytique

Grünbaum reproche d'abord à la lecture ricœurienne de négliger la causalité ou de ne faire qu'une reconnaissance tardive de son rôle,⁷² sans véritablement signaler comment évaluer la codification psychanalytique d'une connexion causale supposée – nous avons vu que Ricœur répond par anticipation à ce type d'objection au moyen du concept de causalité téléologique. Ce qui pose par ailleurs problème à Grünbaum, c'est l'impression que Ricœur dilue l'exigence de rigueur explicative en faisant de la causalité un simple détour de la narration, dans la mesure où "ce qui fait d'une narration une explication au sens psychanalytique du terme," c'est "la possibilité d'insérer différentes étapes d'explication causale dans le processus de connaissance de soi en termes narratifs."⁷³ En réalité, si Grünbaum a raison de remarquer que la position de Ricœur a évolué (entre 1965 et 1982), il a tort d'y voir une incohérence, une inconséquence touchant l'importance de la causalité, voire une incompréhension pure et simple de la nature de cette relation: dans *l'Essai*, il insiste sur la prégnance du sens dans les explications les plus "économiques," et dans "Le problème de la preuve," sur l'ambition explicative de la psychanalyse. De fait, Ricœur ne dispose du concept d'"explication narrative" qu'à partir de *Temps et récit*: il s'agit d'une compréhension donnée par un récit entrecoupé de segments explicatifs causaux – c'est le caractère "transcendental," donc premier, du récit qui distingue ce type d'explication mixte de celle, elle aussi combinée, de von Wright (l'explication quasi-causale).⁷⁴ Tel est le sens de son insistance, dans "La question de la preuve," sur l'intégration des moments explicatifs à une trame narrative:

L'explication psychanalytique d'un cas est une explication narrative en ce sens que les généralisations ou les énoncés en forme de loi qui sont impliqués par les segments explicatifs évoqués dans la seconde partie de notre étude contribuent au "récit intelligible"

auquel tend toute étude de cas individuel. Si nous avons pu déclarer plus haut que des connexions causales sont des segments explicatifs à interpoler dans le processus de compréhension ou d'interprétation [...], c'est parce que la compréhension est narrative et parce que les segments explicatifs partiels de tel ou tel fragment d'histoire sont intégrés dans une structure narrative.⁷⁵

Nous interpolons une explication quand le processus narratif est bloqué et "afin de suivre à nouveau et plus loin."⁷⁶

En outre, Ricœur développe une conception originale (non-humienne) de la causalité: en imaginant un lien non plus de contiguïté, d'antériorité temporelle et de nécessité (nomologique), qui est celle (classique) que revendique Grünbaum pour les "sciences de la nature," mais une relation conditionnelle, processuelle et singulière.⁷⁷ Cette insistance sur la causalité distingue d'ailleurs l'entreprise de la psychanalyse de celle de l'herméneutique classique, dérivée de l'exégèse⁷⁸ et qui s'efforce de "dégager les conditions de possibilité de l'interprétation des textes en général."⁷⁹ La psychanalyse est une herméneutique "profonde"⁸⁰ (qui correspond au régime épistémologique "mixte, mi-herméneutique, mi-naturaliste,"⁸¹ déjà bien identifié dans *l'Essai sur Freud*), que l'on peut rapprocher de l'histoire.⁸² La "traduction," ou déchiffrement de l'inconscient (substitution d'une signification intelligible à une signification absurde) n'y est que "le segment intellectuel" du processus.⁸³

2.4 Le statut du symbole

Selon Grünbaum, Freud use du terme de sens pour "désigner une origine causale déterminée"; en tant que formations de compromis, les symptômes ont été regardés comme des "symboles" du refoulé, mais dans le sens entièrement non-sémantique où il s'agit des formations substitutives offrant des satisfactions de remplacement ou des exutoires – comme le précise l'étude précise de Jones sur l'usage du symbolisme chez Freud.⁸⁴ En réalité, si le symptôme est un symbole du refoulé, c'est parce qu'il en manifeste l'intention (sens) d'une manière autre (détournée), c'est-à-dire qu'il exprime un motif dont le sens a un rapport "symbolique" avec le sens du motif initial refoulé (dans le cas du petit Hans, par exemple, la peur des chevaux est un (des) sens symbolique(s) – ou métaphoriques – de la peur du père). C'est pourquoi Ricœur insiste sur le discours indépassablement énergétique et herméneutique du freudisme. De par la structure mixte du motif, on peut dire que le symptôme relève d'un motif involontaire (expression inconsciente du désir, où la composante passive (causale) domine) et la conduite normale d'un motif volontaire (expression consciente du désir, où la composante active (intentionnelle) l'emporte). Le but de la cure étant de faire passer le patient d'une conduite "causale" à une conduite "intentionnelle," ou pour le dire de façon rigoureuse: d'une intentionnalité refoulée à une intentionnalité assumée. Malgré son insistance sur le caractère "sémantique" – parce que "linguistique" – du symptôme, c'est bien la conception que se fait Ricœur dans le dernier chapitre de son livre consacré à Freud,⁸⁵ lorsqu'il dit que le symbole est surdéterminé parce qu'il condense en lui l'archéologie du sujet (au sens où le symptôme est un rejeton d'un désir refoulé archaïque) et la téléologie implicite (au sens où le symbole anticipe et explore la vie future du désir).

Prenons l'exemple d'une l'empreinte de pied sur le sable: du fait de ce statut ontologique de trace, l'empreinte du pied peut être dite acquérir une signification rétrodictive pour un

observateur humain qui la voit: l'observateur est épistémiquement autorisé à interpréter la formation de sable comme attestant l'incursion préalable. Et dans ce cas, l'isomorphisme géométrique nous autorise à inférer de manière rétrospective ce dernier événement. C'est beaucoup plus flou, quoique possible, de dire que la forme de sable a "un sens" (indication véridique de cette irruption). Pour Grünbaum, Freud use donc du mot de "sens" pour désigner une origine causale déterminée. La trace de pas n'est pas comme telle un véhicule de communication: quand un locuteur infère verbalement cet événement passé, c'est l'énonciation de cette rétrodiction qui est d'ordre sémantique, pas la trace par laquelle elle est autorisée.

En réalité, la trace de pas n'est pas en effet un "symbole" du passage d'un homme dans le même sens qu'un symptôme est un symbole d'un désir refoulé. Dans le premier cas, il est question d'un signe objectif; dans le second, d'un comportement humain. Certes, le symptôme est aussi un indice objectif, mais cette fois un indice d'une intention refoulée, d'un motif qui ne peut s'exprimer que de façon détournée. Et il serait de mauvaise foi de dire que la trace manifeste aussi une intention, même s'il est possible qu'elle ait été laissée intentionnellement. Grünbaum place pourtant les deux éléments sur le même plan ("ce qui est vrai des traces vaut également pour les symptômes névrotiques"). Or il a beau jeu d'ajouter ensuite que c'est non pas la trace mais l'énonciation de la rétrodiction qui "signifie" le passage antérieur d'un homme. Car il est facile de voir que, pour Freud, le symptôme a un sens même en dehors de sa reprise discursive (même s'il est vrai que ce sens ne peut trouver accès à la conscience que dans le discours). Enfin, Grünbaum admet bien une différence "impressionnante" entre une trace et un symptôme, mais il ne la situe pas au niveau sémantique: la différence c'est que dans un cas, il y a satisfaction d'un désir, et non dans l'autre. On voit assez par cette justification que Grünbaum reste dans l'alternative entre le syllogisme (sensé) et le désir (insensé) qui manque la spécificité de la motivation.

Conclusion: Ricœur critique de Grünbaum?

On peut clore ce débat virtuel entre Ricœur et Grünbaum par une triple observation, concernant le statut spécial de l'herméneutique psychanalytique, les objections fondamentales adressées par Grünbaum à Freud (contre la clinique et l'idée de répression), et enfin les caractéristiques de la connaissance clinique.

En premier lieu, le souci explicatif de la psychanalyse donne un infléchissement décisif à l'herméneutique. Du fait de son effort pour dégager des causes, la compréhension qu'elle nous donne n'est pas celle d'une herméneutique classique, issue de l'interprétation d'un texte. C'est en ce sens que Ricœur parle, on l'a vu, d'une herméneutique "profonde,"⁸⁶ et qu'il souligne l'importance de la "question de la preuve." De nombreux analystes contemporains, tels André Green ou Heinz Kohut, se sont d'ailleurs montrés soucieux de réfléchir sur ces questions de validation, jusque dans leurs échecs.⁸⁷ On peut rapprocher cet effort pour élucider le statut mi-explicatif mi-interprétatif de l'herméneutique psychanalytique de celui de l'école habermassienne, que Ricœur connaissait et mentionne à plusieurs reprises.⁸⁸ Le débat entre Grünbaum et Habermas, contrairement à celui avec Ricœur, a bien eu lieu: Habermas a livré son interprétation du freudisme dans *Connaissance et intérêt* (1968) et *Logique des sciences sociales* (1970),⁸⁹ et Grünbaum l'a critiquée dans *Les fondements de la psychanalyse* (1984);⁹⁰ puis Habermas a

répondu à cette lecture (1984);⁹¹ et enfin Grünbaum a également répondu à cette défense (1993).⁹² Enfin, l'interprétation de Habermas, qui s'appuie sur les écrits de Lorenzer,⁹³ a été défendue par un des élèves de ce dernier, Stephan Pohl, qui répond explicitement au livre de Grünbaum (1991).⁹⁴ La proximité avec l'approche de Ricœur est patente sur plusieurs points: d'abord, pour Lorenzer également, la réalité analytique est celle des représentations du patient (et non la réalité "mondaine" effective). Ensuite, la méthode de compréhension qu'il appelle "scénique" échappe, elle aussi, à l'alternative traditionnelle entre explication causale (hypothético-déductive) et compréhension herméneutique du sens, dans la mesure où les symptômes sont des résidus de relations interpersonnelles oubliées (non observables, et dont il s'agit de mettre à jour la structure, en tant que celle-ci se reproduit dans d'autres interactions)⁹⁵ – la cure consiste donc à dépasser l'interprétation de la vie quotidienne en direction d'une "herméneutique des profondeurs" (*Tiefenhermeneutik*),⁹⁶ grâce au mécanisme conjoint du transfert et du contre-transfert. Enfin, le but de la démarche analytique est de passer d'une explication, où domine la relation causale, à une autre, où domine la relation intentionnelle – le patient doit s'émanciper de son objectivité en saisissant l'intention manifestée par son symptôme.

En second lieu, au-delà de cette discussion avec Ricœur, que valent les arguments qu'adresse Grünbaum à Freud? D'abord, le principal argument de Grünbaum contre la clinique freudienne est constitué par le risque de contamination par suggestion, qui anéantit l'idée même que la thérapie puisse atteindre d'hypothétiques motifs refoulés.⁹⁷ Et l'argument de l'accord,⁹⁸ qui constituerait la meilleure défense que Freud ait donné de la thérapie, ne serait pas convaincant. Pour Grünbaum, le transfert n'est qu'une relation de tous les jours, et il augmente encore la suggestibilité du patient en le plaçant à la merci de l'autorité de l'analyste. Le désir qu'aurait le patient de satisfaire l'analyste serait alors la cause majeure de l'amélioration de son état ("effet placebo"). En réalité, le cœur de la technique thérapeutique n'est pas le jugement ou la suggestion, mais la reconnaissance et le maniement du transfert.⁹⁹ Or le transfert, comme manifestation de la tendance à la répétition, peut s'exprimer par une multiplicité de réactions positives et négatives. Grünbaum réduit donc la portée du transfert positif puisqu'il ne le conçoit que sous une forme unique, qui est le minimum requis pour le travail de la cure; et il élimine purement et simplement la signification du transfert négatif (se défier de l'analyste). En outre, le but de la thérapie, grâce à une réactualisation des anciens modèles pathologiques de la conduite, réside dans la relativisation et la différenciation des modèles de transfert du patient, qui aide ce dernier à surmonter les règles inconsciemment intégrées et à entrer dans de véritables relations intersubjectives.¹⁰⁰ La compréhension, dans la thérapie, n'est donc jamais une simple connaissance cognitive.¹⁰¹ C'est plutôt une expérience émotionnelle corrective,¹⁰² un processus d'interaction qui se joue entre l'analyste et l'analysé; grâce à elle, les motifs inconscients peuvent être approchés, leur signification découverte, et les situations de la vie présente changées au bénéfice du patient. De même, on ne peut arguer du fait que le succès thérapeutique dépende de la relation entre le thérapeute et le patient comme d'un argument contre la théorie du refoulement, ainsi que le fait Grünbaum, que si l'on conçoit la relation entre l'analyste et l'analysé comme un échange de jugements ne constituant pas un facteur spécifique,¹⁰³ et par "relation" un simple effet placebo. Ce faisant, on manque la place centrale qu'une telle relation prend dans le cadre du travail thérapeutique, et en particulier pour le succès du traitement. D'ailleurs, c'est en comprenant son importance que Freud modifia sa théorie du refoulement: en découvrant que dans sa relation à l'analyste, le patient transférait des sentiments et des représentations refoulées,

il eut l'idée que ce ne sont pas seulement les refoulements de traumatismes d'adultes ou d'adolescents qui constituent le fondement des symptômes neurotiques futurs, mais les refoulements de désirs bien antérieurs (infantiles). Le caractère fantasmé et infantile des désirs transférés lui firent comprendre que ceux-ci reflétaient l'ancienne relation aux parents. C'est ainsi qu'il évoque dans *l'Autoprésentation*, "la découverte décisive du symptôme." Les anciennes relations intersubjectives refoulées sont, dans le drame thérapeutique, remises en scène, et le vieux conflit est reproduit.

En dernier lieu, que peut nous apprendre ce débat entre Grünbaum et Ricœur touchant la spécificité de la psychanalyse comme connaissance? On peut parler ici d'un savoir clinique, au sens diagnostique et non exclusivement médical d'une connaissance interprétative des singularités.¹⁰⁴ Cette notion peut sembler paradoxale, au sens où on associe plutôt la clinique à un art qu'à un savoir; elle mérite toutefois d'être défendue et sa nature casuistique explicitée. En effet, en dépit de l'hypertrophie des considérations théoriques et culturelles (méta-psychologiques) dans le corpus freudien,¹⁰⁵ c'est bien par les histoires de cas que procède fondamentalement la réflexion. Comme le souligne Ricœur:

c'est dans des *histoires de cas* qu'une partie du savoir analytique est déposé. Cela est si vrai qu'un épistémologue comme Sherwood peut prétendre que l'épistémologie de la psychanalyse doit procéder à partir des histoires de cas et des conditions d'intelligibilité de leur structure narrative en direction de la théorie.¹⁰⁶

Cette inversion du rapport entre théorie et pratique est imputable au rôle intermédiaire (entre théorie et faits) que joue la paire formée par le procédé d'investigation et la méthode de traitement. Si la théorie doit être "relativisée," c'est qu'elle n'est "pas adéquate à l'expérience et à la pratique analytique telles que celles-ci sont formulées dans ses autres écrits (entre autres dans les 'histoires de cas,' les écrits sur la technique psychanalytique et les essais de psychanalyse appliquée)."¹⁰⁷ L'insistance sur la pratique implique que le cas ne soit pas seulement un cas particulier (parmi d'autres) d'une règle générale, mais au contraire un cas singulier, roboratif, à partir duquel les généralisations ne seront possibles que de façon limitée. La théorie est subordonnée à la pratique de l'investigation des troubles du comportement (donc au transfert),¹⁰⁸ et elle est donc toujours sujette à révision – ce que prouve assez l'évolution de l'œuvre de Freud, voire ses lacunes et ses erreurs. Par ce trait épistémologique, qui ne disqualifie nullement son statut scientifique,¹⁰⁹ la psychanalyse relève bien de ce que Passeron et Revel ont nommé la "pensée par cas."¹¹⁰ Certains praticiens contemporains, comme Daniel Widlöcher, vont même jusqu'à soutenir la fécondité des "cas uniques" pour la théorie, dans la mesure où traiter l'individu comme un terrain sur lequel on s'attache à multiplier observations et mesures produit bien une forme de cumulativité des résultats.¹¹¹

- ¹ "La psychanalyse confrontée à l'épistémologie," *Psychiatrie française*, Entre théorie et pratique – fonctions de la pensée théorique: 1986 (en ligne, site du Fonds Ricœur). Cet ajout est une différence essentielle par rapport à la version de 1982. Cf. Ricœur, *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse* (Paris: Seuil, 2008), 20, note 4.
- ² Cf. Vinicio Busacchi, "Le désir, l'identité, l'autre. La psychanalyse chez Paul Ricœur après l'*Essai sur Freud*," in Ricœur, *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, 303-18.
- ³ L'argumentation de Grünbaum s'appuie essentiellement sur la lecture de l'*Essai sur Freud* (Paris: Seuil, 1965) et de l'article "Le problème de la preuve en psychanalyse," (*Écrits et conférences 1*).
- ⁴ Adolf Grünbaum, *The Foundations of Psychoanalysis: A Philosophical Critique* (Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 1984); tr. fr. (Jean-Claude Dumoncel, Elisabeth Pacherie): *Les fondements de la psychanalyse* (Paris: PUF, 1996). *Validation in the Clinical Theory of Psychoanalysis: A Study in the Philosophy of Psychoanalysis* (Madison, CT: International Universities Press, 1993). Ce livre reprend, sous une forme plus aboutie, la plupart des arguments que Grünbaum développe en réponse à ses critiques dans le numéro spécial de la revue *Brain and Behavioral Science* (9, 1986), et dans le livre de J. Earman (*et al.*), *Philosophical Problems of the Internal and External Worlds: Essays on the Philosophy of Adolf Grünbaum* (University of Pittsburgh Press / University of Konstanz Press, 1993).
- ⁵ Cf. Grünbaum, *Les fondements de la psychanalyse*, Introduction, chapitre 4, 100-22.
- ⁶ Grünbaum, "The Role of the Case Study Method in the Foundations of Psychoanalysis: Fundamental Evidential Defects of the Theory of Transference Qua Etiologico Hypothesis," *Validation in the Clinical Theory of Psychoanalysis*, 120: "Freud gave *much too much explanatory weight* to meaning affinities rather than *much too little weight*, as charged by Jaspers and the hermeneutic critics."
- ⁷ Michaël Moore a bien critiqué les dangers de cette "rationalisation sans causalité," qui ampute à ce point l'étiologie du refoulement appliquée aux psychonévroses qu'elle finit par la rendre triviale en tant que théorie psychanalytique. Cf. "The Nature of Psychoanalytic Explanation," in *Mind and Medicine: Explanation and Evaluation in Psychiatry and the Biomedical Sciences*, dir. L. Laudan (Berkeley/LA/London: University of California Press, 1983).
- ⁸ Grünbaum a étudié ce "sophisme de l'affinité thématique" de façon plus précise, dans "The Role of the Case Study Method in the Foundations of Psychoanalysis: Fundamental Evidential Defects of the Theory of Transference Qua Etiologico Hypothesis," 109-66.
- ⁹ G. S. Klein, *Psychoanalytic Theory* (New York: International Universities Press, 1976). Sherwood, dans *The Logic of Explanation in Psychoanalysis* (New York: Academic Press, 1969), chap. 5 ("The Thesis of the Separate Domain," 125) fait remonter la thèse à MacIntyre, dans *The Unconscious* (London: Routledge and Keagan Paul, 1958).
- ¹⁰ G. H. von Wright, *Explanation and Understanding* (Ithaca: Cornell University Press, 1977).
- ¹¹ Il existe différentes versions de cet argument (comme le souligne Ruwen Ogien, *Les causes et les raisons: philosophie analytique et sciences humaines*, Nîmes: J. Chambon, 1995) mais nous nous en

tenons ici à la présentation qu'en donne Pascal Engel (*Davidson et la philosophie du langage*, Paris: PUF, 1993, p. x). On trouve un équivalent "phénoménologique" de cet argument chez Ricœur lui-même, dans sa *Philosophie de la volonté* (Paris: Aubier, 1950): il ne sert à rien d'essayer d'accorder la causalité entre les choses et la motivation volontaire, mais on peut seulement le faire avec deux types de motivations (volontaire et involontaire), car il y a toujours un écart décisif, aussi petit soit-il, entre motivation automatique (ou passive) et déterminisme. En effet, la cause peut être connue avant ses effets, de telle sorte que la compréhension y procède de la cause à l'effet, tandis que le rapport est réciproque entre décision et motif. Cf. *Philosophie de la volonté, t. 1: Le volontaire et l'involontaire*, 1^e partie, (le choix et les motifs), I, 3.

¹² Suivant la distinction "grammaticale" de Wittgenstein (dans *le Cahier bleu*, trad. M. Goldberg et J. Sackur, Paris: Gallimard, 1996), notre connaissance des raisons n'est pas inductive ou hypothétique, comme l'est notre connaissance des causes, et elle se fonde sur une relation non pas extrinsèque et empirique, mais interne ou conceptuelle avec les actions, relation que l'on ne pose pas à titre d'hypothèse, mais dont on est immédiatement certain. Cf. J. Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud* (Paris: L'éclat, 1991), chap. 4 ("Les raisons et les causes"), 82-96. Dans les *Cours de Cambridge de 1932-35* (Paris: TER, 1993), Wittgenstein consacre un long passage à la confusion systématique par Freud des raisons et des causes, et à la nature non pas hypothétique mais esthétique de l'explication psychanalytique. En réalité, la distinction grammaticale ne va pas sans souplesse empirique. Comme le souligne Wittgenstein, une fois que l'on a précisé qu'il faut distinguer les causes et les raisons, il n'y a aucune contradiction à soutenir qu'une raison peut aussi être une cause, de sorte qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre les deux types d'explication (*Remarques sur la philosophie de la psychologie, 1946-47* (Wittgenstein, Paris: TER, 1989-1994) – dans ces cas de chevauchements, on ne peut toutefois, selon lui, considérer le motif comme une cause *probable*, car ce concept n'est pas objectif). Wittgenstein ne fait que souligner la spécificité de chaque jeu de langage et défendre l'irréductibilité du premier type d'explication au deuxième. Reste que, si la raison *peut* être une cause, on ne sait pas comment, donc on ne sait pas à quoi reconnaître une raison qui cause. C'est là un point que Pascal Engel objecte à bon droit à Jacques Bouveresse. Cf. Engel, *Davidson et la philosophie du langage*, *op. cit.*, p. xv. Un débat a opposé les deux philosophes: cf. Bouveresse, *Essais III. Wittgenstein et les sortilèges du langage* (Marseille: Agone, 2003) et Engel, « La causalité des raisons », *Critique*, vol 50, n°567-568, 577-92.

¹³ Selon cette thèse, il est possible d'admettre tout à la fois: (a) l'idée que les explications des actions et des croyances par les raisons sont des explications causales; (b) l'idée que, si ces explications sont causales, elles doivent se lier d'une manière ou d'une autre à des faits concernant la causalité physique et naturelle (monisme); (c) l'idée que pourtant les explications mentales ou psychologiques ne se réduisent pas à des explications causales physiques (réductionnisme dit "faible," i.e. non éliminativiste; en raison de l'anomalité des explications causales). Cf. Pascal Engel, *Philosophie et psychologie*, (Paris: Gallimard, 1996).

- ¹⁴ Donald Davidson, "Actions, raisons et causes," in *Actions et événements* (Paris: PUF, 1993): "La raison primaire d'une action est sa cause." Il faut séparer bien distinctement l'événement et sa description, de même que la relation causale (ontologique) et l'explication causale, que l'argument de la connexion logique confond. Car s'il y a bien une connexion logique entre les descriptions des actions qui en mentionnent les raisons et les descriptions de ces actions elles-mêmes en termes de mouvements corporels de l'agent (on ne peut pas dire qu'un agent tourne l'interrupteur sans avoir l'intention de tourner l'interrupteur), il n'y a en revanche aucune connexion logique de ce genre entre l'événement qui se produit dans la tête de l'agent quand il a cette intention, et l'événement qui se produit dans son corps quand sa main tourne l'interrupteur. Au niveau ontologique, le lien est simplement la connexion causale ordinaire, contingente, observable et extrinsèque.
- ¹⁵ Cf. Grünbaum, *Fondements de la psychanalyse*, 104-08.
- ¹⁶ Cf. par exemple les *Studien über Hysterie* (Gesammelte Werke, Frankfurt am Main: S. Fischer Verlag, 1968, I), 294: "Es ist sehr bemerkenswert, um es mit anderen Worten zu sagen, wie häufig ein Symptom mehrfach determiniert, überbestimmt ist."
- ¹⁷ Roy Schafer, *A New Language for Psychoanalysis* (New Haven: Yale University Press, 1976), 204-05: "Nous nous appuyons sur des raisons – des raisons qui sont, dans leur essence, des redescriptions rendant les actions compréhensibles. Nous ne nous appuyons pas sur des causes – des causes qui sont des conditions précédant régulièrement les actions en question. Les causes sont des conditions en l'absence desquelles l'action donnée ne serait pas accomplie et en présence desquelles elle est nécessairement accomplie."
- ¹⁸ Définition donnée par W. Stegmüller in *Probleme und Resultate der Wissenschaftstheorie und Analytischen Philosophie, Band I: Wissenschaftliche Erklärung und Begründung* (Berlin, Heidelberg, New York: Springer, 1969).
- ¹⁹ Grünbaum, *Les fondements de la psychanalyse*, 107: "[...] en psychologie, non moins qu'en physique et en médecine somatique, la pertinence causale est une relation moins exigeante, logiquement plus faible, que les relations ou de condition causale suffisante ou de condition causale nécessaire." Au contraire, pour Ricœur, il y a toujours une différence, aussi infime soit elle, entre motivation involontaire et déterminisme strict.
- ²⁰ H. Ofstad, *Recent Work on the Free-Will Problem, in Recent Work in Philosophy*, dir. K.G. Lucey & T.R. Machan (Totowa: Rowman & Allanheld, 1983), 39-84. Grünbaum recourt fréquemment à l'épistémologie de la causalité de J. S. Mill (méthode des différences et méthode des concordances), cf: *Validation in the Clinical Theory of Psychoanalysis, op. cit.*, pp. 132, 145, 163-66.
- ²¹ Cf. le cas Elisabeth von R... dans les *Studien über Hysterie*, 233; après avoir séparé le motif et le mécanisme (le motif est la défense (une issue à une condition mentale intolérable) et le mécanisme est la conversion du mental au physique), Freud ajoute: "Bien entendu, je ne saurais indiquer comment on effectue en soi-même une pareille conversion. Il est évident qu'il ne s'agit point là d'un

acte intentionnel, volontaire; c'est un processus de défense qui se produit dans un individu lorsque l'organisation de celui-ci l'y prédispose ou s'y prête à ce moment là."

- ²² Stephan Pohl, *Wissenschaftstheoretische und methodologische Probleme der Psychoanalyse. Eine Auseinandersetzung mit Grünbaums Psychoanalysekritik* (Würzburg: Königshausen & Neumann, 1991), dernière partie ("Die therapeutische Praxis als wissenschaftskonstituierendes Fundament der Psychoanalyse"), 104 sq. Grünbaum tente ailleurs de concevoir le lien motif-action comme logiquement contingent, en arguant du fait qu'un paralytique qui a l'intention d'une action n'arrivera cependant pas à la faire. Or le fait que l'on ne puisse pas réaliser l'action ne change rien à la nature logique spécifique du lien motif-action, qui est un lien sémantique (ou d'implication mutuelle): Grünbaum fait alors une confusion entre l'acte et le sens de l'action.
- ²³ Ricœur, *Philosophie de la volonté, t. 1: Le volontaire et l'involontaire*, 1^e partie.
- ²⁴ Ricœur, *Philosophie de la volonté 1*, première partie, III (l'histoire de la décision: de l'hésitation au choix), 2) la durée de l'attention.
- ²⁵ En intégrant la passivité, l'involontaire, l'inclination non nécessaire, l'inertie de l'histoire passée, la théorie ricœurienne du motif échappe aux apories d'une philosophie de la liberté intégrale. Comme le dit Ricœur (*Le volontaire et l'involontaire*, troisième partie, II, 2) l'inconscient), qui a bien relevé les ambiguïtés de *l'Esquisse d'une théorie des émotions*, si la conscience sartrienne se fait elle-même, à tel point que tout son être est son apparaître, cela revient à n'accorder de spontanéité qu'à la conscience, "à refuser à la pensée ce fond obscur et cette spontanéité cachée à elle-même." Tandis que la psychologie du besoin, de l'émotion et de l'habitude met en défaut le principe de la transparence et de la maîtrise absolues de la conscience sur elle-même. Sa propre théorie de la motivation lui permet de rendre compte du pathologique, en terme d'une prédominance de l'hylétique affective dans la motivation. Cf. *Ibid.*, d): "La possibilité de maladies psychiques est du même coup inscrite dans la nature de ces conflits inconscients. Le 'caché' et le dynamisme qui l'habite impliquent l'existence d'un terrible psychologique et appellent une cure mentale [...] Il y a un terrible psychologique parce que la volonté n'a pas de prise sur cette fonction de vigilance à laquelle elle est suspendue: l'existence d'une hylè affective est une des sources du pathologique."
- ²⁶ L'origine de cette idée du mixte du motif est à chercher dans la philosophie réflexive de Jean Nabert, et plus précisément dans *L'expérience intérieure de la liberté et autres essais de philosophie morale*, (Paris, PUF, 1994).
- ²⁷ Ricœur, *Le volontaire et l'involontaire*, 350-84. La critique s'adresse à la fois au réalisme de l'inconscient (le mode d'existence de l'inconscient dans la conscience n'étant pas celui d'un double ontologique; le sens latent n'est pas caché derrière le sens manifeste, mais est une matière hylétique que l'analyse élabore; la sagesse pratique consistant à consentir à l'obscur, au "caché"), au "hysicalisme," et au "génétilisme" freudien (l'explication par la réduction aux instincts de base étant le meilleur alibi de la "mauvaise foi"; et l'hylétique de la conscience que constitue la psychanalyse ne pouvant occulter la nécessité de sa reprise intentionnelle). Sur ce que cette première lecture de Freud

doit à Roland Dalbiez, et sur ses limites, cf. Fabien Lamouche, "Herméneutique et psychanalyse. Ricœur lecteur de Freud," *Esprit*, mars/avril 2006, 81-94.

- ²⁸ Ricœur, *De l'interprétation*, Dialectique, chapitre I (Épistémologie), 2, "Que la psychanalyse n'est pas une science d'observation," 380. Cf. aussi Donald Davidson (*Les paradoxes de l'irrationalité*, Paris, Eclat, 1993): "Il semble qu'il y ait deux tendances irréconciliables dans la méthodologie de Freud. D'un côté, il voulait étendre le domaine des phénomènes qui sont soumis à l'explication donnée en termes de raisons et, de l'autre, il voulait traiter les mêmes phénomènes comme les forces et les états sont traités dans les sciences naturelles. Mais, dans les sciences naturelles, les raisons et les attitudes propositionnelles n'ont pas leur place et la causalité aveugle fait la loi."
- ²⁹ Ricœur, *De l'interprétation*, 382-83; et "Une interprétation philosophique de Freud," dans *Le conflit des interprétations*, 167. Davidson fait une remarque similaire à propos des concepts du mental (*Paradoxes de l'irrationalité*, 37): "les concepts employés doivent être traités comme mixtes, comme obéissant en partie à leurs connexions avec le monde des forces non mentales et comme dirigées vers un contenu propositionnel." Toutefois, même s'il évoque l'idée d'un sujet clivé, Davidson reste volontairement au seuil du problème de l'inconscient dynamique freudien.
- ³⁰ Citons par exemple la Communication préliminaire des *Études sur l'hystérie*, les *Remarques sur un cas de névrose d'angoisse* (*Cinq psychanalyses* (Paris: PUF), 228; GW, VII, 420), *Le cas Dora* (GW, V, 199-200), *Psychopathologie de la vie quotidienne* (GW, IV, 267-310), *Cinq leçons* (GW, VIII, 28 et 38). Telle est aussi l'opinion de M. Sherwood dans *The Logic of Explanation in Psychoanalysis*, 171: "In looking through Freud's writings for evidence concerning this issue one finds a total, and some would say shocking, disregard for cause-reason and movement-action distinctions."
- ³¹ Ricœur, *Écrits et conférences 1*, 49-52 et 99.
- ³² Ricœur, *Écrits et conférences 1*, 49.
- ³³ Ricœur, *Écrits et conférences 1*, 50.
- ³⁴ Stephan Toulmin, "The Logical Status of Psychoanalysis," *Analysis*, 9, 2, 138; cité par Ricœur, *De l'interprétation*, 379. Cet argument est sévèrement critiqué par Grünbaum dans *Les fondements de la psychanalyse*, 103.
- ³⁵ Michael Sherwood, *The Logic of Explanation in Psychoanalysis*, chap. 5 ("The Thesis of the Separate Domain"), 125-84. Cité par Ricœur, *Écrits et conférences 1*, 50-52.
- ³⁶ Ricœur, *Soi-même comme un autre*, 83.
- ³⁷ Ricœur, *Soi-même comme un autre*, troisième étude: une sémantique de l'action sans agent, 98. Ricœur s'inspire de Charles Taylor, in *The Explanation of Behaviour* (London: Routledge and Keagan Paul, 1954). Ce passage de *Soi-même comme un autre* reprend presque à l'identique celle de *La sémantique de l'action* – l'argument transcendantal en moins.

- ³⁸ Cf. P. Lacour, "Pourquoi cela est-il arrivé? L'explication causale de l'événement selon P. Ricoeur," *Revue Methodos*, <https://methodos.revues.org/>, 2017 (à paraître). L'explication téléologique n'est qu'un des modes de l'imputation causale singulière, puisqu'elle ne s'applique qu'au comportement individuel.
- ³⁹ Sur la spécificité de cette technique et la définition de la psychanalyse comme *praxis*, cf. "Technique et non technique dans l'interprétation," *Le conflit des interprétations*, 178 et 187.
- ⁴⁰ Même s'il semble parfois le regretter, Grünbaum remarque lui-même que l'édifice métapsychologique, par son changement même, montre assez qu'il est secondaire par rapport à ce qui constitue le cœur de la psychanalyse, et qui réside dans la théorie clinique (en particulier l'hypothèse de la répression). Cf. "The Psychoanalytic Enterprise and its 'Hermeneutic' Construal: A Disputation," in *Validation in the Clinical Theory of Psychoanalysis*, 7-8.
- ⁴¹ Ricoeur, "La psychanalyse et le mouvement de la culture contemporaine," *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique 1*, Paris, Seuil, 1969; et "Psychanalyse et valeurs morales," *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, 171. La culture est entendue non pas dans le sens de "réalisation des valeurs," par opposition à la civilisation (comprise comme entreprise utilitaire de domination des forces de la nature), mais interprétée du point de vue du bilan des investissements et contre-investissements libidinaux.
- ⁴² Ricoeur, "La question de la preuve en psychanalyse" (1982), *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, 22. L'expression évoque celle de Lacan, qui proposait de faire "retour à Freud" en situant dans le seul "champ de la parole et du langage" la situation analytique. Cf. "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse," *Écrits 1* (Paris: Seuil, 1999).
- ⁴³ Se défendant de l'objection de cercle vicieux, Ricoeur insiste à nouveau sur cet aspect fondamental de la cure (l'effort pour se dire), dans deux articles ultérieurs (respectivement de 1986 et 1988): dans "La vie: un récit en quête de narrateur" (*Écrits et conférences 1*, 270-76, il parle de "narrativité virtuelle," "d'histoires non encore racontées," au sens où "nous apprenons à devenir le narrateur de notre propre histoire sans que nous devenions entièrement l'auteur de notre vie"). Et dans "Le récit: sa place en psychanalyse," *Écrits et conférences 1*, 277, il écrit: "Il y a une équivalence entre ce que je suis et l'histoire de ma vie," au triple sens où (280-83) "le *pathos* humain a une affinité profonde avec le *logos* humain (c'est en cela que le désir humain est humain et pas animal," "la cure analytique consiste à porter au langage ce qui justement a été exclu du langage"), où le désir a une structure dialogique (il est désir du désir de l'autre), où les fantasmes médiatisent notre rapport à la réalité, et enfin où le temps d'une vie exige une dimension narrative.
- ⁴⁴ Ricoeur, *Écrits et conférences 1*, 285; passage qui fait écho à *L'Essai sur Freud*, Problématique, chapitre I: du langage, du symbole et de l'interprétation 1) psychanalyse et langage, 15-16.
- ⁴⁵ Marshall Edelson, *Language and Interpretation in Psychoanalysis* (Chicago: Chicago University Press 1975); *Hypothesis and Evidence in Psychoanalysis* (Chicago: Chicago University Press, 1984). Ricoeur

précise que les "recoupements" entre les deux sont plus importants que leurs évidentes divergences (*Écrits et conférences 1*, 123, note).

- ⁴⁶ Ricœur, "Image et langage en psychanalyse" (1978), *Écrits et conférences 1*, 108.
- ⁴⁷ Ricœur, "Image et langage en psychanalyse," 107-23. Ces reformulations ne sont pas le fait de Freud lui-même, qui concevait le langage comme une nomenclature de mots-étiquettes, issus de traces mnésiques laissées par les choses représentées, et était séduit par les théories faisant dériver l'origine du langage de l'expression des émotions de base ("Image et langage en psychanalyse," 117-18).
- ⁴⁸ Ricœur, "Image et langage en psychanalyse," 105-06. Cf. également 124: "l'univers de discours approprié à la découverte psychanalytique est moins une linguistique qu'une fantastique générale."
- ⁴⁹ Ricœur, "Image et langage en psychanalyse," 124.
- ⁵⁰ Ricœur, "Image et langage en psychanalyse," 125.
- ⁵¹ Ricœur, "Image et langage en psychanalyse," 125-6. Symétriquement, Ricœur précise que les pensées inconscientes, si elles sont pré-représentatives, sont toutefois susceptibles d'être dites. Cf. "Psychanalyse et interprétation," entretien avec Giuseppe Martini, *Esprit*, novembre 2015, 100.
- ⁵² "Image et langage en psychanalyse," 127. La même idée est utilisée pour justifier (prudemment) l'extension de la psychanalyse à l'art, dans l'article "Psychanalyse et art" (*Écrits et conférences 1*, *op. cit.*, p. 237): "Ce caractère non verbal ou pré-verbal du texte figuré du rêve explique la facilité avec laquelle on peut passer, sans quitter l'espace du fantastique figuré, aux expressions plastiques, comme par exemple celles empruntées à la statuaire."
- ⁵³ Pour Jean-François Lyotard, *Discours, Figure* (Paris: Klincksieck, 1971), l'inconscient n'est pas un texte à déchiffrer parce que le désir violente l'ordre même du langage, restant rétif à une "reprise" (hégélienne) dans un langage sensé. Dans *L'anti-Œdipe* (Paris: Seuil, 1972), Deleuze et Guattari soulignent que la "logique des affects" n'est pas discursive et que l'inconscient est une machine productive et non un drame à décoder.
- ⁵⁴ Cf. Cornélius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société* (Paris: Seuil, 1975), et André Green, *Le discours vivant: la conception psychanalytique de l'affect* (Paris: PUF, 1973). Ricœur mentionne le reproche adressé à la reformulation linguistique de la psychanalyse de "laisser tomber l'aspect dynamique et économique des phénomènes inconscients et de ne rien dire de l'affect où s'exprime de manière non linguistique l'aspect proprement pulsionnel de ces phénomènes" (*Écrits et conférences*, 125).
- ⁵⁵ Ricœur, "La question de la preuve," 56.
- ⁵⁶ Ricœur, "La question de la preuve," 57, note 48.
- ⁵⁷ Cf. Jean-Luc Amalric, *Paul Ricoeur, l'imagination vive. Une genèse de la philosophie ricoeurienne de l'imagination* (Paris: Hermann, 2013).

- ⁵⁸ Ricœur, *La métaphore vive* (Paris: Seuil, 1975), sixième étude (sur la lecture de Bachelard).
- ⁵⁹ Ricœur, "La question de la preuve," 57: "toute prétention à la vérité n'est pas abandonnée dans une approche positive du fantasme."
- ⁶⁰ "La question de la preuve," 58. Ricœur ajoute en note: "C'est cette hypothèse que la cure est en elle-même une libération des fantasmes autant qu'une lutte contre les résistances qui m'a fait tenir la reconnaissance du fantasme comme un critère pour décider de ce qui compte comme fait en psychanalyse. Et c'est parce que la psychanalyse est concernée par le destin du fantasme que son domaine ne peut être réduit à celui de la physiologie ou de la psycho-physiologie."
- ⁶¹ Ricœur illustre ce passage dans: "La paternité: du fantasme au symbole," *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique 1* (Paris: Seuil, 1969), 458-86.
- ⁶² Comme le suggère le titre du livre de J. M. Mason, *The Assault on Truth* (Farrar: Strauss and Giroux, 1984).
- ⁶³ Ricœur, "La question de la preuve," 62-71.
- ⁶⁴ Ricœur, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, 1965, 357. Il ajoute: "Il n'y a ni 'faits,' ni observation de 'faits' en psychanalyse, mais interprétation d'une 'histoire'."
- ⁶⁵ Grünbaum, *Les fondements de la psychanalyse*, 63.
- ⁶⁶ Ricœur, "Le conscient et l'inconscient," in *Le conflit des interprétations, op. cit.*, 108. Ricœur rapproche la construction de l'objet physique et l'élaboration intersubjective de l'inconscient psychique sous le même registre de l'idéalisme transcendantal (l'inconscient n'existe pas en soi, c'est une réalité diagnostiquée à partir des représentations produites par la pulsion). Cf aussi, *De l'interprétation*, 456.
- ⁶⁷ Ricœur, "Psychanalyse et Herméneutique," *Écrits et conférences 1*, 74.
- ⁶⁸ Sherwood insiste lui aussi fortement sur cette expression. Cf. *The Logic of Explanation in Psychoanalysis*, 75: "The standard reply to the first question (Did these events, etc., really occur, or as the patient mistaken, hallucinating, or deliberately lying?) is that whether or not the events actually occurred is of secondary importance provided that for the patient they form a part of his 'psychic reality.' From such a view follows the analyst's typical practice of not attempting any outside confirmation of the facts in a patients's history."
- ⁶⁹ Cette expression de Granger est plus adéquate que celle de "sciences d'observation" (Ricœur), ou de "science de la nature" (Grünbaum).
- ⁷⁰ Ricœur, "La question de la preuve," 20-34.
- ⁷¹ Ricœur, "Psychanalyse et herméneutique," 82.
- ⁷² Ricœur, *Écrits et conférences 1*, 34-52.
- ⁷³ Ricœur, *Écrits et conférences 1*, 63.

- ⁷⁴ Ricœur, *Temps et récit*, t. 1 (Paris: Seuil, 1983). Dans "La question de la preuve" (70), Ricœur mentionne un auteur fondamental pour l'entreprise de *Temps et récit* 1, W. B. Gallie, dans *Philosophy and the Historical Understanding*, Chatto & Windus, 1964 (une histoire doit pouvoir "être suivie" et, en ce sens, "s'expliquer par elle-même").
- ⁷⁵ Ricœur, "La question de la preuve en psychanalyse," 59-69. Ajoutons que Ricœur insiste pour intégrer la dimension narrative *jusque dans la théorie*, et pas seulement au plan thérapeutique: il faut que "l'identité entre compréhension de soi et récit sur soi-même soit intégrée dans la théorie" ("Le récit: sa place en psychanalyse," *Écrits et conférences 1, op. cit.*, p. 286).
- ⁷⁶ Ricœur, *Écrits et conférences 1*, 70, citant Gallie. Sur ce point, Ricœur s'inspire explicitement du livre de Michael Sherwood (*Logic of Explanation in Psychoanalysis*), à propos duquel il écrit: "[...] la propriété narrative des énoncés dans les histoires de cas englobe leur capacité explicative. L'explication enveloppe des épisodes – fragments initialement isolés puis réorganisés dans un tout compréhensif –, mais le contexte ultime est narratif" ("Le problème de la preuve," 60, note). Il prend toutefois ses distances avec l'idée de replier complètement la logique explicative sur celle de la narration, du fait de l'importance des moyens "non narratifs de preuve," c'est-à-dire de la "théorie" métapsychologique, avec son appareil de généralisations, lois et hypothèses.
- ⁷⁷ Ricœur, *Temps et récit*, t. 3 (Paris: Seuil, 1985). C'est là une différence notable par rapport à Davidson.
- ⁷⁸ Ricœur, *Temps et récit*, t. 3, 48.
- ⁷⁹ Ricœur, *Temps et récit*, t. 3, 73.
- ⁸⁰ Ricœur, "Psychanalyse et Herméneutique," *Écrits et conférences 1*, 101. Jean Laplanche oppose aussi psychanalyse et herméneutique, pour mieux souligner que le décodage des expressions de l'inconscient ne peut s'opérer depuis une précompréhension stéréotypée, comme le ferait une interprétation mécanique. Cf. "La psychanalyse comme anti-herméneutique," in F. Rastier, J.-M. Salanskis & R. Scheps, *Herméneutique: textes, sciences* (Paris: PUF, 1997). Ricœur (dans "Psychanalyse et interprétation," 109) a raison de voir dans une telle définition une conception "primitive," "comme si l'herméneutique était conclusive et univoque."
- ⁸¹ Ricœur, "Psychanalyse et herméneutique," 87.
- ⁸² Ricœur, "Psychanalyse et herméneutique," 60: "Nous sommes invités à réfléchir sur le concept d'intelligibilité narrative que la psychanalyse a en commun avec les sciences historiques."
- ⁸³ Ricœur, "Psychanalyse et herméneutique," 96.
- ⁸⁴ Ernest Jones, *Papers on Psychoanalysis* (London: Baillière, Tindall & Co., 1938); surtout le sixième chapitre intitulé: "The Theory of Symbolism." C'est d'ailleurs à cette étude que Ricœur se réfère, lui aussi, in *Essai sur Freud*, 524, note 17.
- ⁸⁵ Ricœur, *Essai sur Freud*, dernière partie, chapitre IV: herméneutique: les approches du symbole; cf surtout 1) la surdétermination du symbole. Ricœur insiste trop sur le caractère "dit" du symptôme (ou

du rêve), donc sur le rapport sémantique du sens refoulé au sens apparent. En fait, il faut situer le problème au niveau de la motivation: avant d'être "dit," le symptôme (pour ne parler ici que de lui) est un comportement qui s'explique par un motif, lequel le "cause" tout en ayant un "sens," mais ne le manifeste que partiellement à cause d'une force de résistance qui oblige à trouver une forme d'expression symbolique. Est donc dite symbolique la contiguïté de sens entre le motif initial et le motif apparent (compromis symptomatique); cette contiguïté est infra-linguistique; elle existe avant d'être dite, simplement parce que la conduite symptomatique a un sens qui est proche de celui du motif refoulé initial, et que la manifestation est détournée.

- ⁸⁶ Ricœur, "Psychanalyse et herméneutique," *Écrits et conférences 1*, 101.
- ⁸⁷ André Green, *Illustrations et désillusion du travail psychanalytique* (Paris: Odile Jacob, 2010). Heinz Kohut, *Analyse et guérison*, trad. Claude Monod, (Paris, PUF, 1991). Cf. aussi Ricoeur, "Le Self selon la psychanalyse et selon la philosophie phénoménologique," *Écrits et conférences 1, op. cit.*, p. 139-66.
- ⁸⁸ Ricœur exprime toutefois ses réserves, dans l'interprétation de Habermas, concernant le couple conceptuel "causalité du destin" et "begreifen" hégélien ("La question de la preuve," 53), qu'il juge inadéquats à traduire le mélange d'auto-réflexion et d'explication causale.
- ⁸⁹ Habermas, *Erkenntnis und Interesse*. (Suhrkamp: Frankfurt am Main, 1968), trad. fr. G. Cléménçon, *Connaissance et intérêt* (Paris: Gallimard, 1979); *Zur Logik der Sozialwissenschaften*, (Suhrkamp: Frankfurt am Main, 1970), trad. fr. R. Rochlitz, *Logique des sciences sociales* (Paris: PUF, 2005).
- ⁹⁰ Dans l'"Introduction" des *Fondements de la psychanalyse*, 13-61 (s'attaquant aux "reconstructions herméneutiques" du freudisme), Grünbaum adresse aussi de nombreuses objections à Habermas, notamment concernant la notion de "causalité du destin," qu'il juge particulièrement obscure.
- ⁹¹ J. Habermas, "Questions and Counterquestions," *Praxis Int.*, 4 (1984), 229-49.
- ⁹² Grünbaum, *Validation in the Clinical Theory of Psychoanalysis*, chap. 1: "The Psychoanalytic Enterprise and Its 'Hermeneutic' Construal: A Disputation," trad. fr. J. Proust, "L'entreprise psychanalytique vue sous l'angle scientifique et herméneutique," *La psychanalyse à l'épreuve* (Paris: Eclat, 1993).
- ⁹³ Alfred Lorenzer, *Sprachzerstörung und Rekonstruktion* (Frankfurt-am-Main: Suhrkamp, 1970); *Über den Gegenstand der Psychoanalyse oder: Sprache und Interaktion* (Frankfurt-am-Main: Suhrkamp, 1973); *Die Wahrheit der psychoanalytischen Erkenntnis. Ein historisch-materialistischer Entwurf* (Frankfurt-am-Main: Suhrkamp, 1974); *Sprachspiel und Interaktionsformen. Vorträge und Aufsätze zur Psychoanalyse, Sprache und Praxis* (Frankfurt-am-Main: Suhrkamp, 1977).
- ⁹⁴ Stephan Pohl, *Wissenschaftstheoretische und methodologische Probleme der Psychoanalyse. Eine Auseinandersetzung mit Grünbaums Psychoanalysekritik*. Cf. surtout la première partie: *Kritik der Wissenschaftlichkeit der Psychoanalyse aus neorationalistischer und neopositivistischer Sicht*, et à la dernière: *Die therapeutische Praxis als wissenschaftskonstituierendes Fundament der Psychoanalyse*; les deux parties intermédiaires font l'exposé systématique du livre de Grünbaum.

- ⁹⁵ A. Lorenzer, *Sprachspiel und Interaktionsformen*, 392: “[...] die Mitteilungen des Patienten als Darstellung von Situationen, von Szenen, von dramatischen Arrangements, d.h. also, insgesamt als Darstellung von szenisch ausgespielten zwischenmenschlichen Beziehungsfiguren, zu erkennen. Indem der Psychoanalytiker sich die Mitteilungen des Patienten szenisch vergegenwärtigt, bringt er sich die Grundelemente der betreffenden subjektiven Lebenspraxis, nämlich die Interaktionsformen, als das vor Augen, was sie ursprünglich waren, nämlich als reale Figuren des menschlichen Zusammenspiels... Diese szenischen Interaktionsformen entsprechen mithin strukturell auch den frühen noch nicht bewußten und den nicht mehr bewußtseinsfähigen, den unbewussten Grundelementen von Handeln und Denken. Genau das ist aber das besondere psychoanalytische Erkenntnis- und Therapieziel: diese desymbolisierten Interaktionsformen im Dunkel der Bewusstlosigkeit zu erfassen und herauszuholen.”
- ⁹⁶ L’herméneutique des profondeurs associe compréhension (*Verstehen*) et participation (*Teilhabe*). Cf. A. Lorenzer, *Die Wahrheit der psychoanalytischen Erkenntnis*, 139: “Während [...] das szenische Verstehen des kritisch-hermeneutischen Operierens im Medium der Sprache sich bewegt und nirgends anders sich bewegen kann, läßt sich die Teilhabe im übertragungs-Gegenübertragungsspiel direkt auf die Ebene des unmittelbar-lebenspraktischen Zusammenspiel ein. Beides zusammen konstituiert das, was wir Tiefenhermeneutik nennen wollen.”
- ⁹⁷ Grünbaum, *Les fondements de la psychanalyse*, première partie (“La méthode clinique d’investigation psychanalytique: percée ou piège?”, surtout le chap. 2: “Freud a-t-il justifié sa méthode d’investigation clinique?”, p. 189-262. Cf. également *Validation in the Clinical Theory of Psychoanalysis*, chap. 3 (“The Placebo Effect in Psychiatry and Medicine”); chap. 4 (“The Role of the Case Study Method in the Foundations of Psychoanalysis: Fundamental Evidential Defects of the Theory of Transference Qua Etiologic Hypothesis”), chap. 5 (“The Poverty of Clinical Observations as Probative Evidence for Psychoanalytic Theory and Therapy”), chap. 6 (“Epistemic Defects in the Clinical Validation of Causal Hypotheses: Reply to Marshall Edelson’s Defense of Intraclinical Testability of Causal Hypotheses in Psychoanalytic Theory”).
- ⁹⁸ Cet argument est exposé dans *Les fondements de la psychanalyse*, 190 sq. Les cinq thèses de cet argument sont: (a) le rejet d’une contamination épistémique irrémédiable des données cliniques par la suggestion; (b) l’affirmation d’une différence cruciale, relativement à la *dynamique* de la thérapie, entre le traitement psychanalytique et toutes thérapies rivales qui, elles, opèrent entièrement par la suggestion; (c) l’affirmation que la thérapie psychanalytique est capable de valider ses principales assertions causales par des méthodes essentiellement *rétrospectives* sans qu’elles soient viciées par un *post hoc ergo propter hoc*, et sans le fardeau d’études prospectives employant les méthodes de contrôle de la recherche expérimentale; (d) l’idée qu’une issue thérapeutique favorable peut être attribuée avec sûreté à l’intervention psychanalytique *sans* passer par les comparaisons statistiques avec les résultats de groupes de contrôle n’ayant pas subi le traitement; (e) la reconnaissance de ce que, dès lors que les motivations du patient ne sont plus déformées ou cachées par des conflits refoulés, l’on peut accorder crédit à ses observations introspectives, parce que ces données

fournissent alors une information probatoire significative. Dans la "Postface de 1996" aux *Fondements* (423-27), Grünbaum précise que la remise en cause de la valeur probante des données cliniques freudiennes (parties II et III des *Fondements*: "Le pilier de l'édifice psychanalytique: la théorie freudienne du refoulement est-elle bien fondée?" et "Epilogue") ne repose pas sur son attribution à Freud de l'argument de l'accord.

- ⁹⁹ Alfred Schöpf, "Die Praktische und Wissenschaftstheoretische Bedeutung des Problems der Suggestion," in H. Nagl-Docekal, C. Klinger, L. Nagl, A. Somek (herausgegeben), *Wiener Reihe. Themen der Philosophie*, Band 3: *Die Philosophen und Freud – Eine offene Debatte* (Oldenbourg Verlag: Wien/München - Akademie Verlag: Berlin, 1988). Schöpf préconise de parler de la co-action du thérapeute: "Das Mitagieren des Analytiker bedeutet, dass er handeln Teil eines Konfliktes des Patienten wird, oder einen persönlichkeitsanteil von ihm übernimmt, ohne sich davon distanzieren oder diesen Vorgang sprachlich reflektieren zu können" (187).
- ¹⁰⁰ La reconstruction est complète lorsque l'interprétation peut trouver une structure commune aux trois scènes distinctes: celle entre le patient et l'analyste, celle entre le patient et un personne qui est pour lui un partenaire amoureux important, et celle de la relation d'enfance du patient à ses parents. Cf. A. Lorenzer, *Sprachzerstörung und Rekonstruktion*, 189: "Die mutative Wirkung der Analyse ist nur möglich, wenn im Zusammenfallen der erkannten infantilen Szenerie und der Übertragungssituation die Lage des Patienten zugleich an den beiden Verankerungstellen, an dem lebensgeschichtlich relevanten Ort damals und in der Aktualität des 'jetzt und heute' gelöst wird."
- ¹⁰¹ Lorenzer, *Über den Gegenstand der Psychoanalyse oder: Sprache und Interaktion*, 158: "Der praktisch ändernde Mechanismus der Psychoanalyse ist gleichfalls *nicht* Selbstreflexion (die Analytiker und Analysand gegenüberstellt), sondern *eine in realer Interaktion sich ergänzende Erfahrung* schrittweise zu überwindender Interaktionsverstümmelung [...] Neu gewonnene Reflexionsfähigkeit ist nicht Voraussetzung, sondern Resultat dieser Operation."
- ¹⁰² Dans "L'empathie comme outil herméneutique du soi" (*Études Ricoeuriennes/Ricœur Studies*, 1, n°1, 2010: 11-15), Michel Dupuis insiste sur l'importance pour Ricœur de la lecture de Hanz Kohut et de la découverte de son concept renouvelé (non sentimental) d'empathie, et en particulier de son rôle dans le transfert.
- ¹⁰³ Grünbaum, *Les fondements de la psychanalyse*, deuxième partie ("Le pilier de l'édifice psychanalytique: la théorie freudienne du refoulement est-elle bien fondée?"). Cf. aussi *Validation in the Clinical Theory of Psychoanalysis*, chap. 9 ("The Logical Foundations of the Clinical Theory of Repression").
- ¹⁰⁴ Cf. Philippe Lacour, « Le statut épistémologique de la connaissance clinique: abduction, transduction ou casuistique? », in Philippe Lacour, Anne Lefebvre, Julien Rabachou et Frédéric Worms, *Approches de l'individuel. Épistémologie, logique, métaphysique*, Paris, PENS, 2017 (à paraître).

- ¹⁰⁵ Comme le déplore M. Sherwood, dans *The Logic of Explanation in Psychoanalysis*, 69: "detailed observation and collection of data from single histories seemed often to be sacrificed for the presentation of broad generalizations more or less supported by clinical impressions based upon many cases." Et Ricœur ("Le problème de la preuve," 44): "Freud tend toujours à renverser l'ordre de priorités entre d'un côté la théorie, de l'autre l'expérience et la pratique, et à reconstruire le travail de l'interprétation sur la base de modèles théoriques devenus autonomes. Il perd ainsi de vue que le langage de la théorie est plus étroit que celui dans lequel la technique est décrite."
- ¹⁰⁶ Ricœur, "Image et langage en psychanalyse," 110. Cf. M. Sherwood, *The Logic of Explanation in Psychoanalysis*, chap 4 ("Case Study: A Psychoanalytic Explanation of an Individual's Behavior," 69-124); chap. 6 ("The Psychoanalytic Narrative," 185-202) et chap. 7 ("A Contextual Analysis of Psychoanalytic Explanation," 203-57).
- ¹⁰⁷ Ricœur, "La question de la preuve," 43.
- ¹⁰⁸ Dans les textes ultérieurs à son livre sur Freud, Ricœur insiste beaucoup sur la primauté logique et épistémologique de la pratique, et en particulier de la technique du transfert, par rapport à la théorie. Cf. en particulier "Le *Self* selon la psychanalyse et selon la philosophie phénoménologique," *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, 147-49; et "Psychanalyse et interprétation, un retour critique," entretien avec Giuseppe Martini, *Esprit*, novembre 2015, 94.
- ¹⁰⁹ M. Sherwood, dans *The Logic of Explanation in Psychoanalysis*, 52-58 ("Limitations Based Upon Supposed Peculiarities of Human Behavior") analyse longuement l'idée que le fait de porter sur un individu unique puisse constituer une objection irrémédiable au projet de science du comportement.
- ¹¹⁰ Jean-Claude Passeron & Jacques Revel (dir.), *Penser par cas* (Paris: Éditions de l'EHESS, 2005).
- ¹¹¹ Daniel Widlöcher, "Le cas, au singulier," *Nouvelle Revue de Psychanalyse* 42 (1990): 285-302.